

# LE GROUPEMENT LITTÉRAIRE QU'ABRITAIT LE " MERCURE DE FRANCE "

par ANDRÉ GIDE.

Le groupement littéraire qu'abritait le *Mercur* de France eut certes une importance considérable. Je puis en témoigner mais me sens fort peu qualifié pour en parler, n'en ayant jamais fait partie que du bout de la plume. Et de même je me suis peu mêlé aux réceptions de Mme Rachilde. Toutefois j'ai gardé vif souvenir des rares apparitions que je fis dans son salon très accueillant. C'était aux meilleurs temps d'Alfred Jarry; figure ininventable, que je rencontrais aussi chez Marcel Schwob et ailleurs, toujours avec un amusement des plus vifs, avant qu'il ne sombrât affreusement dans les crises de delirium tremens. Ce Kobold, à la face plâtrée, accoutré en clown de cirque et jouant un personnage fantasque, construit, résolument factice et en dehors de quoi plus rien d'humain en lui ne se montrait, exerçait au *Mercur* (en ce temps) une sorte de fascination singulière. Tous, presque tous autour de lui, s'efforçaient, avec plus ou moins de succès, d'imiter, d'adopter, son humour; et surtout son élocution bizarre, implacable, sans inflexions ni nuances, avec une accentuation égale de toutes les syllabes, y compris les muettes. Un casse-noisette aurait parlé, il ne l'eût point fait autrement. Il s'affirmait sans gêne aucune, en parfait dédain des convenances. Les surréalistes, par la suite, n'inventèrent rien de mieux et c'est à juste titre qu'ils reconnaissent et saluent en lui un précurseur. On ne pouvait pousser plus loin qu'il ne le fit la négation, et cela dans des écrits de forme souvent

dure et durable; « définitifs », comme l'on se plaisait à dire hier; mais on n'admet plus rien de définitif aujourd'hui. Plus encore que son *Ubu Roi*, je tiens, extraits de ses très inégales *Minutes de Sable Mémorial*, le dialogue d'Ubu avec le professeur Achras, puis le débat suivant avec sa conscience, pour un extraordinaire, incomparable et parfait chef-d'œuvre.

Auprès de Jarry les autres habitués des salons de Rachilde faisaient, à mes yeux du moins, figure de comparses. Quant aux représentants les plus marquants du mouvement symboliste, je préférais les rencontrer chez eux, et j'allais dire : en liberté. Il faut pourtant bien reconnaître que le *Mercure*, en ce temps, était pour eux le seul lieu de rencontre possible, en dehors de quelques salons, peut-être, et des cafés. Mais non, décidément, au *Mercure*, je ne les sentais pas à leur place; ni moi non plus; non point que je souffrisse de mon peu d'importance en ces lieux; mais on y manquait d'air; j'y étouffais; l'atmosphère m'y paraissait irrespirable. Je ne pouvais m'intéresser aux propos qui s'y tenaient et à peine aux personnes; non plus qu'elles ne s'intéressaient à moi. Lorsque la N. R. F. demanda de reprendre sous sa firme *Paludes* et mes *Nourritures terrestres*, il ne fut pas même question de racheter des droits : Vallette céda sans conditions les volumes restants qui stagnaient et encombraient les rayons des invendus, des invendables. Ceci soit dit pour éclairer le peu de rapports que je pouvais avoir avec les familiers du *Mercure*; à la seule exception de Vallette et de Léautaud.

Mon estime et mon affection pour Vallette, j'eus déjà l'occasion de la déclarer, apportant ma contribution à une gerbe d'hommages. J'avais plaisir à le retrouver, inamovible dans son bureau, accueillant chacun avec bonne humeur et bonne grâce; de relations sûres, remplissant avec dévouement ses fonctions d'éditeur parfait; répugnant à toutes combines, mais d'une prodigieuse ingéniosité pour défendre les intérêts des auteurs édités par lui. Je ne puis songer à lui qu'avec une très cordiale reconnaissance.

Je ne suis pas sûr que j'aurais souhaité du Léautaud à mon menu quotidien; mais ainsi, de temps à autre, je dégustais ses écrits ou sa conversation avec un plaisir sans mélange. Tout me ravissait en lui; et d'abord ceci : qu'il ne cherchait nullement à plaire. Le naturel restait sa seule coquetterie. J'aimais son regard à la fois malicieux et tendre; sa voix riche aux éclats soudains, éclats énormes, de rire souvent qui partait en fanfare, de sarcasme ou d'indignation généreuse. J'aimais cette sorte de distinction d'allure, de gestes, de manières dans une mise un peu débraillée. Quel étonnant visage! On eût dit un pastel de La Tour ou de Péronneau, un portrait d'encyclopédiste qu'on s'étonnait de voir revivre, qui restait avec notre époque en anachronisme parfait; d'où son naturel spontané prenait plus de saveur encore. J'aimais son irrespect devant les galons, les décorations et les grades, issu de son intégrité foncière; et jusqu'à ses incompréhensions, ses dénis parfois excessifs, ses fins de non-recevoir; et la sincérité de son amour pour certaines formes de l'art, l'exclusivité de son goût pour la chose française, et la sûreté de ce goût. J'aimais... mais pourquoi mettre au passé ce qui vit encore. Avec quelle joie je retrouvai récemment le Léautaud d'avant la guerre, à peine un peu vieilli et comme enfoncé dans lui-même, aussi Léautaud qu'avant la tourmente, un des rares témoins d'un passé dont j'espère trouver un abondant reflet dans son *Journal*, et qui paraît presque aussi distant de nous que les guerres de l'Empire ou que la Révolution.

Tel qu'il était, le *Mercury* représentait une force, celle de l'esprit, que ne peuvent mater que provisoirement les contraintes. Elle ressurgira bientôt comme rajeunie et sous une forme nouvelle, ainsi que saura le prouver la reprise de la revue. C'est ce que je souhaite de tout cœur.

1<sup>er</sup> octobre 1946.